

de La Tène vis-à-vis des « origines de l'archéologie celtique », ce serait sans doute celle d'être écrit d'un point de vue très « laténo-centriste » – s'il est permis d'utiliser cette expression. Certes, *La Tène, lieu de mémoire* est davantage un album qu'une étude d'histoire de l'archéologie. Néanmoins, la reconnaissance du site de La Tène comme gisement de référence de l'âge du Fer n'allait nullement de soi. Faute de trouvailles comparables, « l'hypothèse du Docteur Desor » demeurait non démontrée ; ce d'autant que la communauté des chercheurs, en Suisse comme ailleurs, s'accordait à voir dans ces objets de fer extrêmement peu corrodés un matériel relativement récent et probablement médiéval.

La réception des découvertes de La Tène dans la recherche française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle montre qu'en réalité ce sont les découvertes des fouilles d'Alésia qui ont permis d'authentifier ce mobilier atypique comme étant d'époque « gauloise » à partir de 1864 ; puis ce sont les trouvailles des nécropoles celtiques de la Marne qui, à partir de 1865, ont donné la possibilité d'identifier ce que l'on appellerait aujourd'hui la culture matérielle de cette « époque gauloise », nécessairement postérieure à celle du cimetière de Hallstatt : d'où le combat des archéologues français – Gabriel de Mortillet (1821-1898) en tête – pour donner à cette seconde période de l'âge du Fer la dénomination de « marnienne ».

Dans ce contexte, La Tène a été choisie en quelque sorte par défaut, car il n'existait pas alors en France de grand gisement de référence qui aurait pu constituer l'équivalent de la célèbre nécropole de Hallstatt. Il faut dire également que les trouvailles françaises mettaient les chercheurs européens des années 1860 dans l'embaras : ni les ensembles d'armement de la Marne, ni ceux d'Alésia, ne ressemblaient vraiment à ceux de La Tène, car on ne savait pas encore que les uns et les autres appartenaient à des périodes différentes.

Ce sera la chronologie élaborée au milieu des années 1880 par l'archéologue allemand Otto Tischler (1843-

1891) qui permettra de solutionner ce problème, en montrant que ces différents gisements relèvent en fait à trois phases chronologiques successives du second âge du Fer, à l'intérieur desquelles La Tène occupe une position médiane : elle est postérieure aux ensembles funéraires de la Marne et antérieure aux séries représentées à Alésia.

La mémoire archéologique du site de La Tène est donc une histoire plus européenne que suisse – voire neuchâteloise, vaudoise ou fribourgeoise. Le hasard des découvertes y joue un rôle beaucoup plus important qu'on ne le dit, et aussi et surtout leur contexte de réception. En 1849, des travaux routiers réalisés près de Berne, à Tiefenau, avaient déjà révélé un matériel très comparable à celui de La Tène ; mais personne n'y avait pris garde, malgré les exhortations de l'archéologue bernois Alfred Jahn (1811-1900), qui avait insisté sur la ressemblance des armes de Tiefenau avec les descriptions des épées gauloises données par Polybe et Diodore de Sicile.

C'était trop tôt ; à ce moment la communauté archéologique n'était pas prête à recevoir ces découvertes. L'histoire de l'archéologie est donc beaucoup moins linéaire que l'on aime à la représenter. Elle est faite d'allers et retours incessants entre passé et présent, qui conduisent à réévaluer certaines trouvailles anciennes, que l'on interprète désormais autrement, sous un autre angle. Tel un terrain, la connaissance archéologique se stratifie ; les « couches inférieures » continuant à jouer au travers, en quelque sorte, des « dépôts supérieurs ». L'histoire du site de La Tène, qui est loin d'être terminée, en donne un magnifique exemple.

**Laurent OLIVIER**

Conservateur général des collections d'archéologie celtique et gauloise au musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye  
Courriel : laurent.olivier@culture.gouv.fr



**PÉTREQUIN P., PÉTREQUIN A.-M. (2021)** – *La Préhistoire du Jura et l'Europe néolithique en 100 mots-clés*, Besançon/Gray, Presses Universitaires de Franche-Comté/Centre de recherche archéologique de la vallée de l'Ain (coll. Cahiers de la Maison des sciences de l'Homme et de l'environnement C.-N. Ledoux,

série Dynamiques territoriales, 14), 1942 p., EAN : 9782848678467, 133 €

Dans ces trois volumes richement illustrés, de 1942 pages au total, Pierre et Anne-Marie Pétrequin présentent cent notions du Néolithique qui forment un outil pour appréhender cette vaste période, en s'adressant

à un public incluant tant le préhistorien chevronné que l'amateur éclairé. L'ouvrage se base sur de nombreuses références, mais surtout sur l'expérience archéologique, expérimentale et ethnoarchéologique phénoménale des deux auteurs. Il est évidemment périlleux et illusoire de résumer un tel ensemble, dont on se contentera de relever quelques points forts au fil des chapitres pour permettre de suivre le raisonnement et la méthode de présentation.

L'introduction commence par exposer la genèse de l'ouvrage, puis présente les connaissances archéologiques antérieures à la chronologie absolue, l'approche ethnoarchéologique, archéologique et expérimentale de Pierre et Anne-Marie Pétrequin et, enfin, le substrat Mésolithique dans le Jura.

L'articulation de l'ouvrage, en dix chapitres, comprenant chacun dix notices précédées d'une introduction importante qui pose les cadres factuels et interprétatifs, apparaît clairement à la lecture du sommaire. Elle suit une progression qui va du plus factuel

au plus interprétatif, du plus domestique au plus lointain, du plus utilitaire au plus idéologique. Ce qui frappe immédiatement, c'est la richesse de l'iconographie : elle mêle des photos de vestiges archéologiques, de paysages actuels, d'expérimentations en cours, de fac-similés d'objets et de situations ethnographiques à des dessins d'objets, des relevés de gravures ou de peintures néolithiques et des cartes de répartition. Les différentes sources iconographiques se distinguent très aisément, ce qui est en soit un tour de force, et leur juxtaposition souligne les multiples sources qui fondent le discours.

Il n'y a pas de synthèse à proprement parler, mais une postface limpide qui éclaire l'intention des auteurs. Celle-ci précède des notes – parfois polémiques –, puis une très importante bibliographie, dans laquelle on puisera les documents de base, un index géographique et, enfin, quelques cartes commentées des sites néolithiques du Jura français.

Le premier volume, divisé en six chapitres, est consacré aux vestiges archéologiques domestiques, aux structures d'habitat et à l'économie villageoise. Le chapitre 1 introduit la notion de culture archéologique basée sur les styles céramiques, puis présente les techniques de montage et de façonnage basées sur l'expérimentation, ainsi que les outils de potiers. Les principales cultures néolithiques du Jura sont ensuite déclinées dans l'ordre chronologique et posent succinctement la base chronologique et culturelle du reste de l'ouvrage, tout en incluant des hypothèses sociales et technologiques spécifiques. Le chapitre 2 traite du vêtement et de la parure : l'introduction présente la parure, et plus largement l'apparence, comme un affichage de l'appartenance sociale et du statut des individus, alors que les notices exposent en détail les vêtements et la sparterie, le travail du cuir, les épingles et boutons, les pendeloques, les perles et, enfin, les coquilles marines et les peignes. Des constatations archéologiques et des hypothèses fortes, parfois fondées sur des observations ethnographiques ou des sources iconographiques, sont introduites, notamment en relation à la valeur sociale de certaines parures et aux changements idéologiques qui apparaissent à travers elles. Au chapitre 3, les auteurs abordent les questions de l'habitat avec les hameaux et les villages fortifiés du Jura, introduites par une présentation des villages de Clairvaux, lesquels sont occupés brièvement et indiquent une sédentarité faible et une volonté défensive certaine. Ensuite sont présentés, dans l'ordre chronologique, les différents types d'enceintes, puis les villages « ouverts » de plaine – érodés et livrant peu de vestiges –, les habitats de Clairvaux et de Chalain avec leurs chemins et palissades, puis l'évolution de la structure des villages lacustres, avant de terminer par les différents types d'occupations en grotte. Les données archéologiques issues non seulement des fouilles d'abris et de sites littoraux, mais aussi des prospections qui ont émaillé la longue carrière des auteurs, sont complétées et interprétées à l'aide de référentiels ethnographiques. Le chapitre 4 décrit les outils de défrichage et l'architecture des maisons sur pilotis. En se basant sur l'exemple de la Nouvelle-Guinée, les auteurs mettent en avant le caractère

social et collectif des défrichements, de l'abattage et de la gestion du bois dans un environnement forestier à régénération rapide ; les villageois pratiquent une horticulture itinérante à jachères plus ou moins longues, en relation avec le rythme de reconstruction des maisons ou des villages et la densité de population. Les notices, quant à elles, décrivent d'abord les polissoirs, puis les lames en pierre polie – de haches ou d'herminettes –, ainsi que les types d'emmanchements et leur évolution. Les rythmes d'occupation des villages riverains sont également explicités : ils sont corrélés, non pas aux fluctuations des plans d'eau, mais aux rythmes des pratiques agricoles. Enfin, l'architecture des maisons et l'acquisition du bois sont discutés. Les reconstitutions architecturales, basées sur des exemples ethnographiques, sont validées par l'expérimentation, avec la construction, l'utilisation, puis l'abandon de deux maisons sur pilotis. De nombreuses références aux sites de la Combe d'Ain sont faites, complétées par des expérimentations sur l'outillage et les pratiques agricoles. Le chapitre 5 aborde les outils domestiques particuliers, les pratiques de table ainsi que l'organisation interne de l'habitat. Les notices reposent en grande partie sur les résultats des fouilles de Chalain et Clairvaux et s'appuient sur l'exemple de l'Indonésie qui montre une partition des espaces internes et externes suivant les activités. Quantité de notions, plus ou moins connexes, sont introduites dans les différentes rubriques qui incluent tant le domestique que les zones périphériques de l'habitat : utilisation des dépotoirs, hygiène ou encore pratiques culinaires. Le chapitre 6, qui clôt ce premier tome, concerne l'agriculture et l'élevage. L'introduction présente d'abord la colonisation néolithique, puis deux exemples ethnographiques : le premier, en Inde, avec une culture intensive avec apport de fumier et une sédentarité forte demandant un travail considérable des femmes – notamment pour amener le foin au bétail – et, le second, en Nouvelle-Guinée, avec une horticulture itinérante, de petits hameaux aux maisons reconstruites tous les dix ans, des terrains mis en culture un à deux ans, puis en jachères vingt à cinquante ans, qui demande un travail considérable aux hommes pour défricher. Les auteurs précisent qu'il existe sans doute plusieurs sortes de pratiques agricoles au Néolithique, mais privilégient nettement la seconde, en opposition aux spécialistes des sciences environnementales. La suite du chapitre s'insère dans cette économie de cultivateurs en forêt, dont l'outil emblématique est la hache. À partir du *xx<sup>e</sup>* siècle av. J.-C., l'augmentation de la durée de vie des villages serait liée à de nouvelles pratiques agricoles, notamment l'augmentation de l'élevage des bovins et l'apparition de la traction animale. Les auteurs décrivent les outils aratoires en bois, puis les plantes cultivées et, plus généralement, les pratiques agricoles. Vient ensuite le cheptel, avec les fluctuations des parts de l'élevage et de la chasse, l'importance sociale du bœuf et l'augmentation de son élevage ; le foin et le parcage des animaux sont également discutés, ainsi que les laitages et la laine. Enfin, la traction animale – qui apparaît avec travois, roues et pontons dans la Combe d'Ain – termine le chapitre. Les

hypothèses techniques sont largement expérimentées, tandis que les questions d'économie villageoise et d'utilisation des denrées sont fondées sur les résultats des fouilles de Chalain et Clairvaux, avec une extrême attention portée aux questions sociales ; un foisonnement de questions et de remarques complète l'ensemble.

Le deuxième volume est axé sur les activités éloignées des villages. Le chapitre 7 est consacré à la chasse qui, en Nouvelle-Guinée, est pratiquée en solitaire ou en expéditions regroupant une partie des hommes du village. La première notice traite de l'arc utilisé pour la guerre, surtout au 3<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. La typologie des flèches est ensuite exposée, puis les hampes et empennages, ainsi que les adhésifs. Ensuite, apparaissent les bâtons de jet, dont les plus courants constitueraient un signe de pouvoir individuel masculin, tandis que les types rares seraient plutôt liés à la hiérarchie entre villages. L'importance de la chasse semble liée à l'idéologie et fluctue dans le temps. Le cerf, le chien, et les autres carnivores – ainsi que l'ours et le hérisson –, interviennent par exemple dans la mythologie. L'appropriation symbolique de la violence des carnivores est liée aux activités de chasse des xxx<sup>e</sup> et xxxix<sup>e</sup> siècles et diminue ensuite en corrélation avec l'arrivée des perles en roche calcaire et des pendeloques en bois de cerf. Les techniques de chasse, notamment le piégeage du gros gibier, sont discutées, ainsi que le caractère sacré des cerfs, bouquetins, chamois et aurochs. La pêche, présentée ensuite, a aussi une signification sociale en Nouvelle-Guinée, où les anguilles sont associées au masculin et leur pêche valorisée. Les instruments de pêche et le type de pêche sont déclinés. Ensuite, ce sont les produits de la cueillette qui sont exposés et discutés, avec toute une palette de fruits et d'herbes. Les pommes séchées et les noix sont conservées dans les greniers, à l'instar des glands qui peuvent participer de manière conséquente au régime alimentaire. Finalement, le miel semble être une matière sacrée liée au masculin. La mise en avant du rôle social des différentes activités, surtout masculines, prend encore de l'ampleur avec un discours étayé par divers exemples ethnographiques et iconographiques, mais basé sur les questions soulevées par les vestiges découverts dans les sites littoraux de la Combe d'Ain. Le chapitre 8 évoque les réseaux de circulation et les différents terroirs et territoires parcourus, sur la base de cas ethnographiques en Nouvelle-Guinée. Le déplacement des artefacts fait partie intégrante des relations sociales ; en ce sens, la circulation des objets peut être mise en relation avec la circulation des femmes dans une société exogamique. Après ce préambule, les terroirs sont abordés par des cercles concentriques de plus en plus larges débutant par les sols arables, puis la forêt, les zones d'approvisionnement en meules, glands et pommes, puis les territoires pour le pacage, la pêche et la chasse, jusqu'aux gîtes de matières premières. Les auteurs détaillent l'extraction de ces dernières, ainsi que le façonnage des objets et leur circulation dont l'ampleur est liée à la valeur idéale des artefacts. Les jaspes rouges possèdent par exemple une forte importance sociale, contrairement au silex de Mont-

les-Étrelles. Les haches en pépite-quartz des Vosges – pour la découverte desquelles l'exemple de la Nouvelle-Guinée a été primordial –, les haches en néphrite et le cristal de roche des Alpes suisses, ainsi que les jadéites italiennes, sont ensuite abordées, notamment par le biais du programme JADE. Viennent ensuite les grandes lames en silex exportées à longue distance et les perles en pierre dont la rareté implique qu'elles sont réservées à une élite, au contraire de l'ambre, facilement accessible. La nacre des spondyles et les coquilles méditerranéennes, à forte valeur imaginaire, suivent. Puis, on passe aux expérimentations sur les sources salées de Franche-Comté, desquelles est extrait un sel noir qui ne semble pas avoir voyagé à longue distance. Finalement, la circulation des femmes, dont les potières, est discutée. La répartition et l'évolution des techniques céramiques est corrélée à la circulation des épouses et des paiements compensatoires, qui peuvent être en partie composés de céramiques. Ce chapitre est emblématique de la démarche des auteurs, avec leurs réussites les plus évidentes, notamment le projet pluridisciplinaire JADE, encore en cours, qui intègre des données de toutes sortes recueillies à large échelle ainsi que des allers-retours convaincants avec le référentiel ethnographique, apportant ainsi un modèle de circulation précis des matières lithiques alpines.

Le troisième et dernier volume aborde les questions sociétales, la cosmogonie et le traitement des morts, thèmes qui apparaissent déjà largement auparavant. Dans le chapitre 9, il s'agit de reconstituer les systèmes sociaux, notamment sur la base des signes de pouvoir. En Nouvelle-Guinée, il existe des signes relatifs au pouvoir de quelques-uns (des élites, de certains lignages, des hommes sur les femmes), qui peuvent être déposés dans les tombes pour perpétuer les inégalités dans l'au-delà ; d'autres signes de pouvoir prennent la forme d'objets sacrés que les chefs de village se transmettent et qui n'apparaissent pas dans les sépultures. Les objets-signes du Néolithique sont déclinés dans cette optique : anneaux en pierre, grandes haches en jadéite ou néphrite, objets en cuivre, poignards en silex, casse-têtes, sceptres et/ou haches-marteaux en pierre ou en bois de cerf, trivois, amènent à une synthèse sur les formes de différenciation sociale au cours du temps, avec un pouvoir détenu par quelques individus manipulant des objets-signes – parfois détruits au moment du changement de statut ou de la mort – et, à partir du 3<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., une augmentation de l'importance des lignages. Le chapitre 10 concerne les croyances et les sépultures. Comme pour le chapitre précédent, l'exposé utilise des arguments présentés auparavant, tout en apportant de nouvelles connaissances sur les pratiques funéraires et en explicitant une partie des notions sociales disséminées dans le reste des ouvrages. En préambule, il est rappelé qu'avant l'ère industrielle, la plupart des artefacts étaient socialement déterminés et étaient intégrés à un système de communication non verbale. En Nouvelle-Guinée, par exemple, les haches sont utilisées pour les paiements compensatoires et les plus précieuses assoient la domination héréditaire de certains lignages, par l'entremise de rituels qui exigent

leur manipulation. Cette disparité sociale n'apparaît par contre pas dans les pratiques funéraires. Au niveau archéologique, les différences sociales sont déclinées : bâtiments particuliers, dépôts volontaires, présence d'individus sacrifiés, objets significatifs. Les vases gynécomorphes et d'autres représentations féminines des 5<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> millénaires montrent une conception religieuse de la fécondité, en opposition avec le culte d'un ancêtre mythique ou de puissances guerrières qui est porté par les haches en jade. La distribution de ces deux formes de culte illustre une compétition religieuse Est-Ouest. Les pratiques funéraires de Franche-Comté sont ensuite décrites, en commençant par les sépultures en grotte du Jura, puis les sépultures sous tumulus de la partie nord de la Franche-Comté et, enfin, les dolmens collectifs de type Schwörstadt et Aillevans, qui ont fait l'objet de recherches approfondies et dont l'architecture est minutieusement décrite. Les dolmens, situés sur des podiums en forme de travois ou de poignards ou lames de hache en cuivre, sont des véhicules psychopompe pour permettre le voyage dans l'autre monde. Cette idéologie, mise en place à la suite de migrations sous la poussée de populations steppiques, comprend des inventions telles que le tissage du lin, la traction animale et la représentation des armes sur les stèles anthropomorphes. Les stèles qui accompagnent les morts agiraient comme des puissances psychopompe représentant des personnages ou ancêtres mythiques. La pratique des sacrifices humains est finalement introduite.

Une fois le troisième volume et la postface achevés, on est convaincu de la nécessité de l'ouvrage et on peut juger cette impressionnante masse documentaire. Plus qu'un bilan d'études, avec sa profusion d'images et sa structure sous forme d'un récit en dix chapitres de dix épisodes qui se répondent et s'entremêlent pour former une vision qui émerge peu à peu dans l'esprit du lecteur, il propose une plongée dans le Néolithique, et plus spécifiquement dans le Néolithique de Pierre et Anne-Marie Pétrequin. Ce n'est donc pas un manuel d'archéologie et les techniques de fouilles, de prélèvements et de classement, qui forment une grande partie de la littérature archéologique, sont absentes. De même, les données chronologiques sont relativement peu précises, mais donnent de grandes lignes temporelles. Les auteurs s'affranchissent ainsi des contraintes de la chronologie absolue, qui entravent l'intégration dans le détail de données disparates. Il ne s'agit pas non plus d'un dictionnaire ou d'une encyclopédie, tant les idées et les références se répondent et s'imbriquent d'un chapitre à l'autre, et tant des savoirs connexes ou des objets particuliers peuvent se glisser dans chaque rubrique. Le lecteur regrette parfois l'absence d'index des objets, avant de se rendre compte qu'un quatrième volume aurait alors été nécessaire. Comme il ne s'agit pas non plus d'un livre d'ethnologie, le cadre théorique sous-jacent est implicite. Ainsi, les termes de chef, lignage, *Grand Homme*, prix du sang, paiement compensatoire, objet-signe, *Temps du Rêve*, *Dieu-Roi*, etc. mériteraient d'être définis dans un glossaire des notions d'anthropologie sociale.

Au chapitre des critiques, l'iconographie est parfois un peu redondante et sa densité va jusqu'à entraver la bonne lecture du texte. Sans nier une inégalité certaine des sexes, une pointe d'agacement peut découler de la survalorisation du pouvoir masculin au cours du récit, tant la suprématie de l'homme sur la femme semble constituer le principe de l'organisation sociale néolithique, où seuls les armes et outils masculins sont en relation avec les Puissances surnaturelles. Factuellement, les plastrons en défenses de sangliers des tombes Chamblandes se trouvent régulièrement dans des tombes féminines, ce qui contredit quelque peu le discours. Un autre sujet de doute est le recours systématique aux comparaisons avec la Nouvelle-Guinée, surtout en ce qui concerne l'agriculture et l'environnement. L'éviction des études des spécialistes des restes végétaux paraît lapidaire tant le climat, l'environnement et les sols semblent différents entre le Jura et les montagnes de Nouvelle-Guinée, avec ses sols régulièrement délavés par les pluies tropicales, sans longs hivers enneigés et les problèmes que cela implique pour nourrir humains et bétail, et avec une économie basée sur l'horticulture, qui demande une autre planification que l'agriculture céréalière. Notons aussi que ce modèle ne semble directement applicable qu'aux lacs de Chalain et de Clairvaux, où les dates dendrochronologiques précises sont rares pour le 4<sup>e</sup> millénaire, alors que les données pour les zones alluviales du Jura, potentiellement les plus fertiles, manquent. De plus, il se heurte partiellement aux résultats du lac de Neuchâtel où, avec une autre composition des sols et des datations dendrochronologiques beaucoup plus précises (Winiger, 2019), on ne constate pas d'alternance entre baies, l'élevage est centré sur les bovins au 4<sup>e</sup> millénaire et une augmentation très importante de la part de la chasse intervient au 3<sup>e</sup> millénaire, dans des contextes culturels comparables à la Combe d'Ain.

Plus problématique est la difficulté à séparer ce qui est scientifiquement prouvé de ce qui est hypothèse ou choix d'une option parmi d'autres. Ainsi, les peintures rupestres du Levant sont tantôt considérées comme des illustrations réalistes, tantôt comme des représentations métaphoriques. La trame du raisonnement n'est pas toujours explicite et la répétition de la conviction semble parfois faire office de preuve. De plus, la forme du récit est parfois circulaire. La partie est régulièrement prise pour le tout, et il peut être difficile de distinguer ce qui est spécifique au Jura, de ce qui est plus universel. Il en est de même pour la chronologie, parfois brouillée par des assertions génériques. Cette immersion dans le Néolithique donne ainsi dans l'impressionnisme et on rêve d'avoir le loisir d'en faire une analyse logiciste qui permettrait d'obtenir des modèles scientifiques, au sens où ils seraient réfutables. Cette œuvre se situe donc à l'opposé des principes défendus par Alain Galloway qui préconise, sur les traces de J.-C. Gardin, une économie du discours et une analyse rigoureuse des raisonnements (Gardin et Galloway, 2020). Ainsi, le dialogue de ces grands néolithiciens aux parcours si parallèles, complémentaires et néanmoins divergents,

qui ont animé l'archéologie francophone durant près de cinquante ans, continue-t-il.

Malgré ces défauts, au terme de la lecture, c'est l'enthousiasme qui prime. Tout d'abord, l'exploitation des fouilles anciennes et des trouvailles plus ou moins bien documentées, ainsi que leur connaissance intime du territoire, permet aux auteurs de dresser un bilan très complet du Néolithique en Franche-Comté. Les données expérimentales sont impressionnantes et touchent la plupart des domaines ; elles donnent des indications convaincantes quant à l'utilisation de tel ou tel outil, son efficacité, le temps consacré à sa conception, son évolution au cours du temps, les matières premières utilisées, etc. Ces données trouvent leur répondant dans les nombreux programmes de recherche effectués, dont les résultats sont spectaculaires. Elles soulignent les lacunes relatives à d'autres matières ou artefacts – dues pour une grande part à l'état de la recherche –, pour lesquels inventaires, données chronologiques et géographiques sont bien moins précises. Les référentiels ethnographiques, principalement issus de Nouvelle-Guinée, mais pas seulement, ont aidé à poser une partie du cadre de ces investigations. Ils ont nourri de leurs exemples les expérimentations et ont été le moteur des questionnements sur le fonctionnement des outils et sur les pratiques déployées au Néolithique. En outre, ils ont permis d'appréhender la société dans sa globalité,

avec ses aspects sociaux et religieux, notamment par l'entremise d'objets particuliers et rares, nécessaires aux rituels et à l'affichage du statut social. Le fonctionnement, par essence non autarcique, de ces sociétés a également été mis en lumière. De fait, quels que soient les détails des hypothèses et des interprétations, le but est atteint : la complexité des sociétés néolithiques et des modes de fonctionnement – entre contraintes environnementales et techniques, relations entre communautés, affichages sociaux, imaginaire collectif et importance du symbolique – apparaît au travers d'un foisonnement de concepts, de données factuelles de fouille, d'expérimentations et d'observations ethnographiques.

**Elena BURRI-WYSER**

Courriel : elena.wyser@vd.ch

### Références bibliographiques

GARDIN J.-C., GALLAY A. (2020) – *Stratégies pour l'archéologie*, Gollion, Infolio, 252 p.

WINIGER A. (2019) – *Les stations lacustres de Clendy à Yverdon-les-Bains (Vaud, Suisse) : contexte environnemental, datations, stratigraphie et structures architecturales*, Lausanne, Cahiers d'archéologie romande (coll. Cahiers d'archéologie romande, 174), 367 p.